Document generated on 04/27/2024 11:38 a.m.

Jeu
Revue de théâtre

« La contrebandière »

Gilles Lapointe

Number 22 (1), 1982

URI: https://id.erudit.org/iderudit/29235ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Lapointe, G. (1982). Review of [« La contrebandière »]. *Jeu*, (22), 146–148.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

sont pas loin. Les automatistes suivent. Lyman et Borduas proposent les nouveaux courants de pensée. Pellan se joint à leur discussion avant que ne paraisse Riopelle. Pareil survol diachronique ne saurait s'achever sans faire place aux plasticiens. Tousignant et Molinari ouvrent le tableau final. Lemieux y fait une incursion différente. Réapparaît Borduas pour le mot de la fin, en chanson.

Thèmes et formes se succèdent à travers le langage des marionnettes de l'Avant-Pays. L'initiation à la peinture est réussie. Ceux qui ont vu la représentation savent bien que le rythme est un peu lent et répétitif. Cela dit, le voyage pictural constitue une aventure esthétique et éducative intéressante tant pour l'Avant-Pays (la réalisation plastique des marionnettes elles-mêmes n'était pas chose facile) que pour les spectateurs.

Un mot du cahier d'exploration qui accompagne les publications de la collection « Jeunes Publics » dirigée par Hélène Beauchamp. Après les coordonnées de la production, celui-ci nous offre un court texte de chacun des principaux artisans (auteurs, metteur en scène, etc.). Chaque écrit est un peu court, mais l'ensemble demeure valable. Ce n'est cependant pas le cahier le plus étoffé que la collection nous ait donné à lire depuis ses débuts.

adrien gruslin

« la contrebandière »

Pièce d'Antonine Maillet, coll. « Théâtre » n° 95, Montréal, Leméac, 1981, 179 p.

Le rideau se lève. Sarah Bidoche, au milieu d'une scène vide, échappe ses cartes. Fatalité, geste manqué, amnésie? Émergent, à cet appel du destin, transis, quelque part sur les bords d'un océan Atlantique oublié, un simple d'esprit déguisé en joker, un as, les fers aux pieds, des valets, des dames et des rois, en croupe sur un gigantesque homard, cour symbolique invitée à claquer des dents et à opiner du bonnet à cette joyeuse et grotesque comédie de moeurs acadiennes.

Pendant les années trente en pays d'Acadie, s'affrontent en mer et dans un village côtier les clans des *bootleggers* et des pêcheurs qui se livrent respectivement à la contrebande et au braconnage. Cacher les cruches de rhum dans les trappes à homards, pêcher illégalement le saumon, se liguer contre le nouveau « connestable » et défier ouvertement la loi sont autant de divertissements pour ces villageois matois, rusés et bavards. Se distingue parmi les contrebandiers Mariaagélas, pucelle au tempérament fougueux des Gélas: « Trois ou quatre générations de Gélas m'avont appris à me défendre... contre les gros, contre les boss, contre la loi... » (p. 34). Assujettie à la loi du père et à sa généalogie, la petite-fille de Gélas, après maintes expéditions en mer et autant de fredaines chez elle, ne tarde guère cependant à tomber sous le charme du jeune « connestable » Ferdinand. Ici, la cartomancienne brouille à nouveau les cartes. Ferdinand, notre héros intrépide, se mesure aux pièges que lui tendent braconniers et *bootleggers* et Mariaagélas ne lui cédera complètement que lorsqu'il aura transmis à tous l'heureuse

nouvelle de l'abolition de la prohibition. C'est à ce prix, semble-t-il, que les noeuds de l'hymen garderont dorénavant la goélette de la jeune aventurière rivée au quai...

Cette comédie de moeurs est tirée du roman *Mariaagélas,* qu'Antonine Maillet publiait en 1973. Rappelons qu'une première adaptation du roman fut réalisée par Roland Laroche en mai 1974, au Théâtre du Rideau Vert. Des seize comédiens requis au départ par *Mariaagélas,* il n'en subsiste, dans *la Contrebandière,* que neuf. Une certaine simplification du texte s'imposait. Cependant, malgré un effort louable pour resserrer l'action, en dépit même des modifications apportées à la mise en scène originale, la pièce déçoit.

Tous ceux que la truculence du patois acadien ne fait pas turluter à leur tour, tous ceux qui n'aiment pas la rencontre joyeuse des gobe-mouches et autres personnages niais au théâtre — surtout les comédies de moeurs acadiennes! — bref tous ceux-là qui ne peuvent souffrir le folklore, le *macramé power* et les devinettes de marin trouveront vite l'atmosphère de la pièce irrespirable. On se sent à l'étroit dans cet univers fermé sur lui-même, rétréci volontairement aux dimensions rassurantes de la paroisse. Antonine Maillet prend bien soin d'ailleurs d'exiler quelque part dans les mers du Sud la Claraagélas, c'est-à-dire le seul personnage lucide sur la situation politique et économique des siens et qui eut, un jour, l'audace de mettre le feu à l'usine du village. Comédie oblige.

Il n'existe pas, dans *la Contrebandière,* de lieu réel pour l'inscription d'une différence. L'opposition qui se fait jour entre les contrebandiers et les braconniers est elle-même binaire, stratégique: la lutte pour le pouvoir et les conflits avec le « connestable », les rivalités entre voisins et les entorses à la loi n'ayant d'autre signification que de manifester bruyamment la vitalité du clan. La parole allégorique — voire parabolique — qui sert d'autre part de monnaie d'échange entre les personnages, veut témoigner, quant à elle, d'une certaine verdeur de langage en Acadie, d'un imaginaire populaire haut en couleur, nourri sans doute par la proximité qu'ils entretiennent avec la bonne et toute-puissante « mer nature ». J'y reconnais là des signes tangibles de cette vision du monde candide, innocente qui caractérise bon nombre d'ouvrages de l'auteur et qui prévaut hélas!, ici encore, dans *la Contrebandière.*

Quelle valeur particulière prend ce véritable palimpseste aux yeux de l'auteur pour motiver un tel acharnement? Pour répondre sommairement à cette question, sans doute faut-il retourner à la généalogie et constater son importance dans l'oeuvre. En effet, la généalogie, présente dans la filiation des personnages de *la Contrebandière* (de Gélas à

Claraagélas à Mariaagélas) intervient également sur le plan intratextuel dans l'oeuvre d'Antonine Maillet (de *Mariaagélas* (roman) à *Mariaagélas* (pièce) à *la Contrebandière*) et perpétue un sens qui est celui-là même de la durée. Car autour de cette notion, l'oeuvre prend appui et cherche à s'organiser comme Tout (comme système clos) et dans l'amorce même de ce mouvement, nul doute que *la Contrebandière* n'y trouve sa propre détermination.

Mais ces considérations sur l'oeuvre ne peuvent faire oublier les lourdeurs, les vices de forme, les faiblesses de *la Contrebandière,* pièce contrefaite, mal adaptée, qui pèche, faut-il le répéter, autant par l'insignifiance du propos que par l'invraisemblable candeur du ton. Amour et homard, patriotisme et *party* ne suffisent pas ici à nous dérober à cet appel vide, au vent, à quelques trappes perdues en Acadie...

gilles lapointe

« la tante »

Texte de Robert Marinier, coll. « Théâtre », Sudbury, éditions Prise de Parole, 1981, 80 p. ill.

La Tante est une comédie sur le thème de l'héritage. Cette pièce en six tableaux a été éditée par la maison Prise de Parole qui se veut animatrice des arts littéraires chez les francophones de l'Ontario. Cependant, elle ne constitue peut-être pas la meilleure des publications franco-ontariennes de 1981.

En effet, quoique assez bien structurée, courte et comportant, à la fin, un certain suspense, *la Tante* reste un demi-succès pour plusieurs raisons. Tout d'abord, son anachronisme idéologique: la pièce situe de nos jours, dans un milieu canadien aisé, deux hommes d'une trentaine d'années, Clément Lacroix et Justin Lachapelle, qui ne se sont jamais rendus plus loin qu'au coin de la rue et qui ne se sont jamais servis, non plus, d'un appareil téléphonique à la maison! Ces deux orphelins ne travaillent pas, mais consacrent plutôt leurs énergies à comploter et à attendre, depuis quatorze ans, l'héritage de leur très austère tante. Le troisième personnage, tout aussi invraisemblable, est la jeune gouvernante Gretta Goretti, travailleuse sociale et animatrice dans toutes sortes d'institutions charitables aux noms désuets comme le « collège Sainte-Anne-de-la-Bonne-Action ». Il va sans dire qu'elle n'a jamais connu l'amour, elle non plus.

Les noms, les situations et les farces sur le thème de la morale et de la religion foisonnent dans cette pièce dont l'intrigue ne se déroule pas, rappelons-le, durant les années cinquante... Pourtant, on y lit sainte Thérèse d'Avila, on se scandalise (jusqu'à en mourir) d'un désir, d'un voyage ou de n'importe quel type de vie différent: « Tu veux dire une commune avec d'la drogue, pis des